

our le Pérou. Nous paraissions destinés à tomber dans l'état d'abaissement et de di-corde où sont tombés Buénos-Ayres et Montevideo."

LA FRÉRIE BLANCHE.

SUITE ET FIN.

Les pèlerins s'avancent sur deux lignes parallèles : en tête marchent les paysans de Cornouailles, les cheveux flottants, le chapelet à la main, l'air grave et recueilli ; tous en veste, gilets, culottes et guêtres de toile ou de laine blanche, couleur de la frérie, au lieu d'être en bleu, en brun et en violet, qui sont leurs couleurs nationales ; on les distingue des paysans vannetais, qui les suivent, à leurs chevelures plus longues, et à leurs braies plus larges. Le costume de ces derniers tranche lui-même sur celui des hommes de Tréguier, qui, au lieu de vestes à plusieurs pans et des culottes courtes des montagnards, portent des gilets ronds en berlinge grisâtre, des pantalons flottants et les cheveux ras. J'en remarquai quelques-uns nus-pieds, qui n'avaient pour tout vêtement qu'une chemise et un caleçon. Du reste, la piété me parut la même chez tous. Après eux viennent, confondus et pareillement vêtus de blanc, tous les enfants de ville, pauvres et riches, portés sur les bras de leurs mères, qui leur font toujours faire la procession pour les mettre sous la protection de l'enfant Jésus. Les visages blancs et roses de ces petits enfants forment, avec le teint bronze et l'air un peu farouche des montagnards qui les précèdent, le contraste le plus piquant. A ce doux et charmant cortège succèdent, comme la garde de l'amour, de l'innocence, de la faiblesse, les pères de famille de toutes les classes de la société ; puis une longue suite de jeunes filles voilées, vêtues des couleurs de Marie, dont elles forment la congrégation, défilent à pas lents. Après elles viennent deux rangées de montagnards, tenant élevés deux candélabres à plusieurs branches. La milice nationale, l'arme au bras, termine la marche avec la musique militaire. Entre cette double haie de jeunes filles, de paysans et de gardes nationaux aux costumes et aux couleurs variées marchait seul un montagnard d'une taille colossale portant la croix d'argent de Notre-Dame-de-Bon-Secours. A l'aube blanche qui l'embrassait de la tête aux pieds, et à la chevelure noire qui couvrait ses épaules, on l'eût pris pour l'ange de la Bretagne, ange sombre et sévère, convenant à notre ciel gris, comme l'ange radieux et blond convient au ciel bleu du Midi. Derrière lui, de toutes petites filles, de cinq ou six ans, aussi vêtues de blanc, avec des couronnes de bluets et de roses, et des corbeilles de fleurs suspendues au cou, se pressaient autour de la bannière de la Sainte-Vierge, bordée par des mains royales, qui se joignaient souvent, dans l'exil, au souvenir du doux pays de France. A un signal donné, ces enfants se tournaient vers une image d'argent massif de Notre-Dame-de-Bon-Secours, et faisaient voler de leurs petites mains des feuilles de roses sur ses pas. Immédiatement après paraissaient les statues dorées de saint Pierre et de saint Paul, les reliques des mêmes apôtres, et celle de saint Pie V, spécialement honoré des Bretons de Tréguier. Ces reliquaires, à sculptures et à formes gothiques, dont l'or a été bruni par le temps et par la piété des fidèles, étaient portés sur des brancards ornés de draperies en velours cramoisi, par des prêtres vêtus de dalmatiques éclatantes, et suivis du clergé de la ville, avec son digne pasteur en tête. Une foule noire, serrée, compacte et sans ordre, à peine contenue par la baguette d'un bedeau, dans le costume traditionnel des hérauts d'armes du quinzième siècle, formait un carré mouvant et impénétrable à la queue de la procession.

N'aurait-elle de remarquable que son origine et ses couleurs, cette cérémonie serait très intéressante, à coup sûr. Cependant elle ne le serait pas plus que quelques autres pardons de la Bretagne ; mais elle présente un caractère particulier d'originalité qui la distingue de toutes les fêtes du même genre. C'est la nuit qu'elle a lieu, c'est à la clarté des cierges et de l'illumination de la ville entière de Guingamp. Pour bien juger du spectacle qu'elle offre, il faut la voir de l'une des plus hautes croisées des maisons qui bordent la place. Je dus cette bonne fortune à l'amitié d'un ancien camarade de collège et à la politesse d'un habitant de Guingamp, Pun et l'autre fiers à bon droit du pardon de leur ville natale. De la hauteur où j'étais placé, on eût dit d'une procession de fantômes couverts de leur suaire, et portant au front une étoile. La fontaine, dont les jets d'eau réfléchissent ces mille clartés des édifices environnants et des cierges que tenaient chacun des pèlerins, semblait lancer des lueurs sinistres ; la masse noire et compacte, suivant les deux files lumineuses et circulaires, dans laquelle brillaient çà et là, comme des yeux follets, quelques flambeaux errants qui paraissaient vouloir se joindre à la queue de la procession ; autour de la place, des arbres au feuillage sombre ; dans le fond du tableau, les trois tours de la vieille église,

deux massives, carrées et plates, la troisième élégante et svelte, aux vives arêtes de granit, s'élevant dans un ciel noir comme un doigt qui montre un séjour dont le prêtre est le portier : le chant monotone des hymnes, entrecoupé de solennels silences, tout enfin se réunissait pour produire une illusion dont rien ne peut donner l'idée. Mais soudain un cri retentit : à un des angles de la place une flamme brilla à travers le feuillage des arbres ; elle monte, s'étend, monte encore avec des pétilllements ; elle éclaire d'étranges lueurs les "pignons sur rue" qui subsistent du vieux Guingamp ; on dirait qu'elle va dévorer les arbres d'alentour et incendier la ville. C'est le premier feu de joie qui s'allume : le recteur, en passant auprès, y a jeté une torche enflammée. Déjà le feu domine les arbres et va atteindre l'étendard flottant à la cime du mât qui soutient le bâcher. Au même instant un second feu pétille : il rugit : il déroule comme un serpent ses anneaux autour de la pyramide de fagots et de joncs qu'on lui a donnés à dévorer, tandis que le troisième, qui prend à son tour, s'élançant dans les airs, atteint les banderolles du pieux étendard, les emporte, les fait tourner, et bientôt les trois feux ne forment plus qu'un seul et même triangle de flammes, image du triangle immortel. Puis les chants des hymnes s'affaiblissent en s'éloignant ; les dernières lumières des cierges achèvent de brûler sur le porche de Notre-Dame : la procession est rentrée dans l'église.

Tout n'est cependant pas fini ; il faut voir, une heure après, la physionomie de la ville. Dans l'église, à demi-éclairée, où s'élèvent des monceaux énormes de cierges à moitié brûlés, laissés comme offrande à la Vierge, sous le porche ; sur les degrés de pierre de la chapelle du Portal, toute rayonnante au dedans de lumières, sur les devantures des maisons, dans tous les angles de la ville, les pèlerins, groupés par clans ou par familles, se sont arrangés pour dormir jusqu'à la messe de l'aurore ; car minuit va sonner. Ici, tout est calme et silence ; sur la place, au contraire, tout est joie et bruit ; c'est la vraie fête un peu désordonnée du moyen âge : le bateleur monte sur ses tréteaux, fait de nouveau retentir ses cymbales ; la grosse caisse de nouveau résonne, le violon crie sous l'archet, le rustique *binou* du cornouaillais nazille et bourdonne à la fois ; la bombarde du vieil aveugle perce l'air de sons clairs et vibrans ; les voix de jeunes gens s'appellent et se répondent ; de toutes parts des cris joyeux, des rires et de gais refrains ; les Vannetais dansent leur gavotte nationale ; les Cornouaillais leur jabadao ; les Bas-Trégorais leur passe-pieds ; tandis qu'assis en cercle autour des trois feux, les vieillards, appuyés sur leurs bâtons de voyage, discutent et chantent tour à tour des cantiques et des ballades. Parmi ces chants, dont plusieurs célébraient la gloire des anciens héros de la Bretagne, il en est un qui me frappa par son cachet d'individualité : je m'approchai du chanteur ; c'était un vieux marinier de la presqu'île de Lezardriena, où tous les paysans sont poètes ; un *marinier de race*, comme on dit au pays. Je remarquai qu'il avait la tête découverte, les pieds nus et un genou en terre.

Voici ce qu'il chantait :

"Le vent souffle avec violence, le ciel s'ouvre, le tonnerre gronde avec un horrible fracas ; le navire est en grand danger : malheur aux matelots ! Notre-Dame-de-Bon-Secours, ayez pitié de nous !

"Oh ! bonne mère des mariniers, je vous en conjure, aidez-nous ; saluez-nous, Vierge secourable ; nous voilà près d'être engloutis dans le fond de la mer profonde. Notre-Dame-de-Bon-Secours, ayez pitié de nous !

"Si vous daignez calmer cette tempête horrible, je fais vœu, avec la grâce de Dieu, d'aller vous visiter, tête nue et nu-pieds, et vous vouer pour jamais, ô Reine des étoiles, mon cœur reconnaissant.

"Je n'avais pas encore achevé ma prière, qu'une lame effrayante lança du fond de l'abîme le navire au milieu des airs. Mon Dieu ! voici la mort ! Sainte-Vierge, recevez-moi dans votre sainte grâce !

"Adieu, ma pauvre mère ; adieu, père, parents, amis, je vais mourir ; je ne vous verrai plus ; le navire enfonce de plus en plus ; il s'abîme. Je me jette entre vos bras, ô Notre-Dame-de-Bon-Secours !

"O merveilleux effet d'une prière fervente ! la tempête s'était apaisée ; le navire glissait doucement sur le dos velouté de la mer bleue. Oui, je le confesse avec joie, Notre-Dame-de-Bon-Secours, si je suis aujourd'hui plein de vie, c'est à vous que je le dois.

"Bonne mère des mariniers, écoutez ma prière : "Je jure, si vous m'assistez, de vivre en bon chrétien ; du profond de mon cœur, je vous jure de venir vous remercier chaque année, tant que je vivrai !"

Le digne marinier tenait sa promesse ! Combien y-a-t-il de temps, lui demandai-je, que ce miracle est arrivé ? Quarante ans, me répondit-il. — Et vous venez au Pardon tous les ans, poursuivis-je ? — Si j'y